

sons, — *the Being who sees sounds*, » me dit l'artiste. Silencieuse, morte à la vie, absorbée dans son rêve, elle répand autour d'elle un apaisement. La grande leçon du néant de l'activité humaine arrive ainsi, du fond de l'Extrême-Orient, à ce pays de l'activité forcenée. La fièvre de culture dont ces hommes sont possédés les rend capables de comprendre, à travers d'innombrables expériences, et de traduire en des formes palpables, cette poésie de la passivité méditative, si contraire à leur race. Comme après la lecture de certaines nouvelles d'Henry James, j'éprouve, en quittant cet atelier de John Lafarge, l'impression, l'évidence plutôt, que l'âme Américaine, du jour où elle tourne sa volonté vers la délicatesse, arrive à des acuités d'analyse et de vision inégalées. Mais ce peintre, comme ce romancier, est un solitaire. Ni l'un ni l'autre ne fait partie, non pas même d'une école, mais d'un groupe. La personnalité, l'individualité irréductible de leur culture est encore un trait de leur pays, sur lequel il faut insister de nouveau. Cette solitude ne permet pas de prédire qu'il doive jamais y avoir un art Américain. À coup sûr, il y a dès aujourd'hui de très grands artistes Américains. C'est assez, après tout, pour la gloire d'un peuple.

X

DANS LE SUD

I. — EN GÉORGIE

Le malheur d'un voyage un peu prolongé aux Etats-Unis, c'est que l'on reconnaît à chaque étape que ce pays est vraiment trop vaste, trop complexe. Après avoir amassé des montagnes de notes, il en faudrait amasser d'autres montagnes; après avoir vécu dans telle ou telle ville un mois, il y faudrait vivre un an; après avoir vu telle ou telle sorte de gens, il en reste à voir des milliers d'autre sorte. J'ai surtout senti cette immensité et cette complexité au cours d'une excursion dans le Sud que je n'essaierai même pas de rattacher aux notes précédentes. Ce sera la meilleure manière de conformer ce journal de route à la réalité, car vraiment, passé Charleston, un autre pays commence. La flore a changé, et le ciel, et la faune, et les hommes. Les profondes raisons qui, sous le prétexte de l'esclavage, précipitèrent ces deux mondes l'un contre l'autre, vous apparaissent aussi claires que, si vous franchissez le Rhin, celles qui ont causé la guerre de 1870. Seulement notre vieille Europe, semblable à un corps empoisonné de

diabète et qui ne refait pas de tissu cicatriciel, n'a pas refermé ses plaies. La nation Américaine, elle, n'a pas seulement guéri, elle a oublié les siennes, — et elle a recommencé la tâche difficile de mêler, de fondre, d'amalgamer d'une façon définitive ces deux morceaux de son vaste empire, ce Nord et ce Sud, si naturellement, si radicalement antithétiques. Vous ouvrez un journal par hasard dans le train qui vous emporte vers ce Charleston, vous y voyez que le *Speaker* actuel du Congrès — notre président de la Chambre des députés — a été officier dans l'armée confédérée. Prisonnier de guerre pendant un an, il s'est tourné, sitôt la paix conclue, vers l'étude du droit. Il a fait carrière d'avocat, et le voici un des chefs importants du parti démocratique. M. Wilson est dans le même cas, ce M. Wilson si populaire, cet auteur acclamé d'un bill célèbre, que l'autre jour je voyais, dans ce même Congrès, porté en triomphe, après un discours, sur les épaules de ses admirateurs, — avec une corbeille de roses entre ses bras ! Le flot de la vie a repris son cours dans ce puissant organisme, et d'une guerre terrible de plusieurs années, — guerre de races, guerre de climats, guerre de principes, guerre d'intérêts, guerre d'amours-propres, — il ne reste d'autres signes que la liste des pensions inscrites au budget. Elle va, détail invraisemblable pour qui n'est pas initié aux dessous de la politique Américaine, augmentant de chiffre à mesure que cette guerre s'éloigne. En attendant, soldats du Nord et soldats du Sud se retrouvent

et fraternisent, comme si les tueries de Chancellorsville et de Gettysburg n'avaient pas eu lieu. Je me trompe. Cette lutte héroïque a laissé des vestiges plus nobles que ce honteux abus des pensions électorales : — le souvenir d'abord de la bravoure commune, la preuve que l'industrialisme Américain n'a rien diminué des énergies du sang, — la légende de Lincoln ensuite, d'un de ces hommes qui, par la seule propagation de leur exemple, modèlent à leur image la conscience de tout un pays. Ce personnage, si Américain par le caractère composite de sa figure, cet humoriste pathétique à la fois et goguenard, ce politicien rompu à toutes les roueries et cependant si capable d'idéalisme et de mysticisme, ce demi-lettré avec des simplicités magnifiques d'éloquence, cet ancien bûcheron à la face amère de dégoût et lumineuse d'espérance, ce lutteur épuisé d'épreuves et si fort, cet homme d'Etat très voisin du peuple et d'une telle amplitude de coup d'œil, demeure le plus moderne des héros, celui à coup sûr que les Etats-Unis peuvent le plus hardiment opposer à Napoléon, à Cavour, à Bismarck. Le Sud reconnaît aujourd'hui sa grandeur comme le Nord. Il aura eu cette chance d'être exactement l'ouvrier de la tâche qu'il a entreprise et de mourir aussitôt cette tâche achevée. Ce sont de telles rencontres qui font les immenses destinées.

En choisissant pour premier point d'arrêt, au cours de mon voyage dans le Sud, une petite ville

de Géorgie, dont je ne peux pas écrire le nom ici, — je dirai tout à l'heure pourquoi, — j'avais justement le projet d'y rencontrer un ancien officier de l'armée du Nord, ami particulier du grand Président. Je dois aussi taire son nom, et je l'appellerai simplement le colonel Scott, — petit déguisement qui ne le déguisera pas à ses intimes. Mais il le veut ainsi. L'ami commun qui m'avait, à Washington, remis une lettre pour lui, me l'avait défini : « Attendez-vous à voir le plus compliqué des hommes, — un homme vraiment *many sided*, comme nous disons. Vous en jugerez : il est originaire du Massachusetts, et il y a du puritain en lui. Il a fait la guerre et il y a du soldat. Il a étudié la médecine ensuite et il y a du savant. Puis il est entré dans les affaires, il a dirigé une grande compagnie de boutons d'uniformes et de livrées, et il y a de l'industriel dans son cas. Et il y a encore du propriétaire de campagne, du *gentleman farmer*, depuis qu'il a acheté une grande plantation dans le Sud; c'est la santé de sa fille qui l'a décidé... Et il y a surtout un homme excellent, très charitable et très droit, avec toutes sortes de curieux souvenirs sur Lincoln, sur Grant, sur Hooker, sur Sherman... Enfin, vous causerez avec lui... » J'ai beaucoup causé avec le colonel, en effet, et j'ai recueilli dans ces conversations bien des détails qu'un chroniqueur de la guerre de Sécession utiliserait. J'avoue que je les donnerais tous, — étant donnée l'opinion que j'ai déjà exprimée à maintes reprises sur le mensonge des anecdotes,

même quand elles passent par les bouches les plus véridiques, — oui, je les donnerais tous pour les quelques scènes locales auxquelles j'ai assisté en sa compagnie. Il m'a autorisé à les raconter après beaucoup d'hésitations, et en me demandant de les modifier d'abord sur plusieurs points, puis de ne pas le nommer non plus que la ville où ce petit drame se déroula. Telle quelle, cette *expérience* me semble jeter assez de lumière sur les mœurs particulières au Sud, pour que le lecteur l'accepte, sous la réserve de cette transposition, si l'on peut dire; qu'il y voie une de ces *short stories*, chères aux Américains, où tous les détails significatifs sont du moins exacts, et copiés d'après nature. Celle-ci pourrait s'intituler : *L'Ancien Maître*.

J'arrivai donc à Philippeville, — c'est le pseudonyme que ce lecteur voudra bien admettre pour cette petite cité de Géorgie, — vers le milieu du mois de mars. Ma première action fut de demander l'adresse de M. Scott. On me dit qu'il habitait à deux milles environ de la ville, mais que je devrais lui écrire pour ne pas le manquer.

— « Il est passionné pour la chasse, » ajouta M. Williams, l'hôtelier qui me donnait ces détails, « et il reste des trois ou quatre jours sans rentrer. Vous savez, monsieur, que nous avons les plus belles chasses d'Amérique : des daims, des canards et des dindons sauvages, des perdrix, des

cailles, et pas une bête dangereuse, pas un ours, pas un puma. Ah! Philippeville bat toutes les villes du Sud, — *Philippeville beats every town in the South*, » répéta-t-il.

— « Pas de bêtes dangereuses? » fis-je; « et les alligators et les serpents à sonnettes? »

— « Ils sont tous là-bas en Floride, » me répondit-il, « oui, mon cher monsieur, il y a vingt ans que je passe tout l'hiver ici et tout le printemps. Je n'ai jamais vu d'autres serpents que des couleuvres... »

Le digne M. Williams négligeait d'ajouter que durant ces vingt années de séjour il n'était pas sorti cent fois de son hôtel. Il avait d'ailleurs réalisé là un idéal d'installation confortable pour ses voyageurs, qu'il traitait comme des amis, aussi soucieux de leur bien-être et de leur distraction que s'il eût été réellement un châtelain de campagne hébergeant un groupe d'invités. Vous ne rencontrerez nulle part, sinon aux Etats-Unis, ce type du propriétaire d'hôtel, qui dîne en habit chaque jour, dans la salle commune, vis-à-vis de sa femme en grande toilette; et tous deux passent la soirée ensuite dans le hall commun, parmi leurs hôtes, aux sons d'un orchestre loué pour la saison. Je dois croire cependant que chez le propriétaire de *Williams House, Philippeville, Ga*, la charité envers mes inquiétudes de promeneur peu habitué aux bêtes féroces l'emportait sur la véracité. Car j'avais à peine séjourné quarante-huit heures dans l'endroit, et je faisais déjà connaissance avec un

de ces monstres, relégués si complaisamment en Floride. J'ajouterai que la limite qui sépare l'Etat de Géorgie de celui de Floride est à trois heures de voiture de Philippeville. Un alligator ou un serpent à sonnettes de la grande espèce peuvent franchir cette distance, sans se fatiguer, dans leur matinée ou leur après-midi, quand le dur soleil réchauffe leur sang trop froid, et que la faim ou l'amour les tourmentent. Admettons donc que l'animal dont je vais parler était venu de cette terrible Floride, et que M. Williams n'avait pas menti.

Aujourd'hui que je rassemble ces souvenirs loin de ce climat brûlant, j'ai peine à croire moi-même que je ne mens pas, et que j'ai bien réellement, au lendemain de mon arrivée à Philippeville, pris cette petite voiture légère, que bien réellement aussi cette voiture a suivi la longue rue bordée de cases en bois et peuplée de nègres, que bien réellement nous avons traversé, mon cocher noir et moi, un grand morceau d'une forêt de térébinthes, parsemée de chèvrefeuilles en fleur, hauts comme nous, pour arriver à une barrière tournante à claire-voie sur laquelle étaient écrits ces simples mots : « *Scott's Place*. » Je me revois, comme dans un rêve, descendant de la calèche et m'engageant le long d'une allée sinueuse, entre de grands arbres de même essence, et je revois, à l'extrémité, la maison, large et basse, évidemment celle du maître. Elle était tout en bois, comme celles des nègres de Philippeville, mais d'un bois vernissé, laqué de jaune,

avec un toit peint en rouge sombre. Un promenoir, de bois aussi, peint en blanc bleuâtre, courait autour. Je n'eus pas la peine de sonner et de demander le seigneur de cette gentilhommière du Sud, si paisible et si coquette avec son unique étage, sous le revêtement de ses roses grimpantes. Une troupe de quinze à vingt nègres, hommes, femmes et enfants, se serrait devant l'escalier. Ce cercle de têtes crépues environnait un homme de soixante ans peut-être, très grand, très rouge, mais robuste encore et svelte dans son costume de chasseur, avec ses guêtres montantes de cuir et son veston de velours brun à grosses côtes. Le colonel, car c'était bien lui, ne s'aperçut pas plus de mon approche que ces noirs qui le regardaient, avec une attention haletante, vaquer à une bien étrange besogne. Il était penché sur une grande boîte de bois blanc, fermée de lattes disjointes. Elle devait contenir un animal singulier et singulièrement irrité, à juger par le bruit qui s'en échappait : celui d'une râpe frottée furieusement contre une substance très dure. M. Scott tenait à la main droite un bâton à l'extrémité duquel il avait fixé un énorme tampon d'ouate, et il promenait ce tampon à travers les interstices de la boîte, en l'imbibant de temps à autre avec le contenu d'une grande bouteille, remplie d'un liquide de la couleur de l'eau. Je reconnus presque aussitôt l'arôme fade et sucré du chloroforme. Quelle était la bête que le colonel essayait d'endormir ainsi ? Le bruit de la râpe se fit un peu plus faible, plus faible

encore. On l'entendait s'apaiser comme les gémissements d'un malade envahi par un puissant anesthésique. Un nègre dit : « Il dort maintenant. » Le colonel versa le fond de la grande bouteille à même la boîte. Il fourragea avec le bâton pour bien s'assurer de ce sommeil. Puis, empoignant une tenaille, il arracha une des planches du couvercle et renversa le tout. Je vis sortir une tête d'abord, immobile, une monstrueuse tête de serpent, large comme ma main, triangulaire et plate, avec des glandes renflées. Elle pendait inerte, comme flottante, à l'extrémité d'un cou dont la peau de dessous tremblait molle et blanche. Le corps de la bête se déroula, s'écoula tout entier, long de huit pieds peut-être, et plus gros qu'un bras. Une petite queue le terminait, composée d'une douzaine d'anneaux comme taillés en rond dans de la corne grise. L'aspect de ce serpent à sonnettes était si hideux, si vraiment digne de ce surnom d'atroce donné par le naturaliste à cette variété, — *crotalus atrox*, — qu'il y eut parmi les nègres comme le remous d'un recul devant cette bête, pourtant inoffensive à cette minute. Le colonel, lui, avec la rapidité d'un opérateur qui sait que les instants lui sont comptés, ouvrit de son bâton la bouche formidable du monstre. Il la maintenait ainsi, la mâchoire levée, rose d'un horrible rose de chair vivante, avec la mince langue bifide comme collée au palais. Je le vis qui, de sa main libre, empoignait un instrument de métal, un de ces daviers dont se servent les dentistes. Le voilà qui assure

la pince sur cette gueule qui s'ensanglante. Un premier effort et il secoue sur le sol un des crocs du serpent, puis un second, — deux longues aiguilles d'ivoire recourbées, horribles et délicats outils de morsure qui, à cet instant même, contenaient assez de venin pour que de s'en piquer fût être assuré de mourir. Il arracha par précaution deux autres dents, les remplaçantes. La bête cependant continuait de dormir, avec une bave de sang sur le bord refermé de sa bouche. Le colonel la saisit de sa main velue, par le milieu du corps. Il rejette le paquet inerte dans la boîte, recloue le couvercle de trois coups de marteau, ramasse une par une les dangereuses défenses creuses qu'il pose soigneusement sur le tambour de bois du perron, destiné aux cavaliers, et, appelant un des nègres :

— « Ce gros garçon (*this big fellow*) sera un peu étonné quand il se réveillera. Débarrassez-m'en, et ne prenez pas l'habitude de m'en présenter un nouveau chaque semaine... »

A la seconde même où il venait de prononcer ces mots, ses yeux me rencontrèrent, des yeux tout gris et qui brillaient d'un singulier éclat de jeunesse dans sa face rouge. Il n'hésita pas plus sur mon identité que je n'avais hésité sur la sienne. La lettre d'introduction que je lui avais fait tenir le matin en lui annonçant ma visite pour l'après-midi, ne lui permettait guère le doute. Il me salua par mon nom en me serrant la main, et il me dit en Français, sans autre préam-

bule, avec son immédiate familiarité Américaine :

— « C'est le sixième que j'opère ainsi depuis deux ans, et le troisième de cette année. Voilà pourquoi je leur ai parlé comme j'ai fait... Ce Jim Kennedy qui ramasse cette boîte est le propriétaire d'une collection de monstres qu'il apprivoise, je ne sais comment. Il va les montrer de ville en ville, de village en village, et gagner en quelques semaines de quoi ne plus travailler pendant des mois. Voilà tout leur caractère, à ces noirs, » continua-t-il en haussant les épaules, « aussitôt qu'ils ont de quoi manger, vous ne leur feriez pas remuer le petit doigt... »

— « Mais s'ils sont heureux ainsi, colonel? » lui répondis-je.

— « Heureux? » répéta-t-il avec brusquerie : « Heureux? Mais oui. Ils ne le sont que trop. Seulement c'est d'un bonheur de brute et qui les dégrade plus encore que l'esclavage. Oui, monsieur, » affirma-t-il avec une insistance où je retrouvai le puritain dont on m'avait parlé, « ils valaient mieux quand ils étaient esclaves, vous pouvez m'en croire. J'ai été un de ceux qui ont suivi M. Lincoln avec le plus d'enthousiasme... Et je ne discute même pas cela. Non, je ne le discute pas. On n'est pas un homme, quand on admet qu'il puisse y avoir un seul esclave au monde, dix-huit cents ans après Christ. Mais nous avons cru que nous avions fini quand nous les avons délivrés. C'eût été trop simple. Notre devoir commençait alors. Nous n'avons pas réfléchi qu'un

être d'une race inférieure, comme ceux-là, ne passe point du coup à une condition supérieure sans danger. Vous verrez de tristes choses, monsieur, dans notre Sud, si vous y voyagez. Mais je vous tiens, sous ce soleil de deux heures, qui ne me fait rien à moi, et qui doit vous brûler. Vous allez entrer dans la maison. Je vous présenterai à miss Scott... C'est une très modeste maison. Elle vous donne bien l'idée de ce qu'était une habitation d'un propriétaire d'esclaves en Géorgie, il y a quarante ans. Tout autour, vous voyez, il y avait les cabanes des nègres. J'en ai gardé trois ou quatre. La cuisine se faisait dans ce petit bâtiment, en dehors. Ici les écuries. J'ai seulement remis en état ce que les Chastin ont laissé. Vous reconnaissez un nom Français?... C'était celui de la famille qui vivait là. Le dernier est mort voici cinq ans. Ils venaient de la Nouvelle-Orléans. Croiriez-vous qu'après la guerre, ruinés par l'affranchissement de leurs esclaves, et n'ayant pour subsister que cette terre, ils ont duré ici plusieurs années, sans presque en sortir, sans la travailler, tuant un cochon de temps à autre, chassant un peu, mangeant les tomates du potager que leur cultivait un pauvre nègre qui n'a jamais voulu les quitter? C'étaient des gens de cœur et de braves maîtres. Cela n'empêche pas qu'ils avaient vendu l'un après l'autre les sept enfants de ce bonhomme... Il a dû vous ouvrir la barrière... »

— « Ce personnage tout petit, presque comique, avec des cheveux et une barbe qui sont comme de

la mousse grise, comme du lichen sur cette vieille face parcheminée? »

— « Lui-même, » dit le colonel. « Hé bien! Voyez à quel degré l'esclavage dénature l'homme. Celui-là n'en a jamais voulu à ses maîtres de cette vente. Il trouvait et il trouve tout naturel qu'ils aient disposé de ses fils comme de petits veaux ou de petits porcs. Et il les aimait, ses maîtres, et ses maîtres l'aimaient!... C'est inconcevable d'inhumanité... Mais asseyez-vous. Je vais chercher ma fille. On m'a appelé juste au sortir de mon lunch, pour cette besogne. Vous n'allez pas noter ce rôle de dentiste de serpents à sonnettes comme une caractéristique des colonels de mon pays, j'espère?... Ces noirs sont si imprudents. Ça leur épargne toujours quelques chances de recevoir une mauvaise morsure... »

Nous étions entrés, en devisant de la sorte, dans une antichambre décorée de deux têtes énormes de caribous, glorieux trophées qui prouvaient que le colonel avait promené sa passion de la chasse dans les neiges du Canada comme il la promenait au soleil de la Géorgie. Le salon sur lequel donnait cette antichambre et où mon hôte me laissa seul, était une longue pièce meublée de fauteuils munis de bascules et destinés au délicieux exercice du *rocking*. Sur les murs, des photographies encadrées rappelaient des voyages lointains. Je reconnus, au hasard du premier coup d'œil, la Mosquée d'Omar à Jérusalem, le Parthénon, la Sainte Agnès d'Andrea qui se trouve sur une des

colonnes du dôme de Pise, la Fontaine des Lions à l'Alhambra. Un gigantesque Bouddha de bois laqué faisait planer sur ces témoignages d'une existence errante et active le vague sourire du prophète de l'immobilité et du Nirvanâ. — J'ai su depuis qu'entre temps, le colonel et sa fille avaient fait deux fois le tour du monde. — Un portrait à l'huile peint à un tiers de la grandeur naturelle, assez gauchement, mais franchement, montrait M. Scott à vingt-cinq ans, sous son dolman de cavalier de l'armée du Nord. Il était reconnaissable, même après ce quart de siècle, avec sa rude figure d'officier improvisé, pareille dans son indomptable énergie à celle des généraux de notre première Révolution. Je n'eus pas le loisir de me livrer à un examen plus minutieux de ce salon, ni de lire les titres des livres rangés dans la bibliothèque basse à compartiments inégaux. La porte coulissée venait de s'ouvrir, et je voyais entrer le colonel lui-même, poussant devant lui, avec des délicatesses de garde-malade, un fauteuil roulant où était assise une jeune fille d'environ vingt-cinq ans.

La vue de toute infirmité irrémédiable, si cette infirmité se trouve unie à la jeunesse, remue dans l'âme une corde profonde. Lorsque cette jeunesse ainsi atteinte dans sa fleur est celle d'un être parfaitement bon et parfaitement beau, cette pitié se fait plus douloureuse encore. Miss Ruth Scott montrait au regard, quand on ne voyait d'elle que son visage, de ces grands traits, délicats et larges

à la fois, qui résistent à la flétrissure des années, un teint où éclatait la force d'un sang magnifique, une bouche ourlée et fine, dont le sourire découvrait des dents sans une tache, — celles de son père. Ses yeux d'un bleu clair, un peu plus tendre que le bleu gris des yeux du colonel, disaient le plus loyal, le plus fier des cœurs de femme, et, sur son front d'une coupe si noble, c'était la poussée d'une opulente, d'une incomparable chevelure, des torsades d'un or fauve, épaisses et puissantes, de quoi dérouler un glorieux manteau de lumière sur des épaules de déesse. Hélas ! La plus humble, la plus implacable des maladies, presque la plus ridicule à nommer pour une fille de cet âge et de cette splendeur, — un rhumatisme déformant, — nouait ses pieds que l'on ne voyait pas sous les châles, et lui interdisait de marcher, tandis qu'elle montrait sans coquetterie des mains cruellement enflées aux articulations, de pauvres mains d'infirme, qui ne pouvaient plus ni manier une plume ni tenir une aiguille. Et cependant, une résignation souriante, mieux que cela, une joie sérieuse et sévère se lisait sur ce visage, qui eût dû, semble-t-il, exprimer les mélancolies d'une destinée de martyr. Je ne tardai pas à comprendre d'où dérivait cette sérénité d'esprit dans une infortune si grande et impossible à seulement soulager. Miss Ruth n'avait pas encore prononcé dix phrases qu'elle m'avait révélé le secret de sa force intérieure. Elle était, comme son père, obsédée par la responsabilité des gens

de sa race vis-à-vis des noirs, et tout de suite, je pus reconnaître, en elle comme chez son père, cette fièvre de prosélytisme qu'il est si difficile pour un Latin de ne pas considérer avec quelque défiance. L'histoire des Anglo-Saxons serait pourtant inexplicable sans cet instinct héréditaire de la mission active et personnelle dont miss Scott n'était qu'un exemplaire, entre des milliers, plus touchant que beaucoup d'autres, à cause de sa propre infortune. J'ai dans l'oreille, maintenant encore, sa voix un peu rude, où frémissait la brusquerie d'une conscience toujours tendue pour l'apostolat, et je l'entends me dire, à propos de ces pauvres nègres dont j'avais du moins vanté l'insouciance incurie :

— « Non, ce n'est pas toujours vrai. Il y a des tragédies de race, même aujourd'hui, qu'on ne soupçonne pas... Voici dix ans, je faisais mes études à Boston. Une fille de couleur vint se présenter à notre collège. La directrice avait des idées de justice. Elle nous fit toutes venir pour nous demander de lui promettre que nous traiterions la nouvelle venue comme une des nôtres. Si non, elle ne la recevrait pas. Elle nous laissa une heure pour nous décider à cette promesse. Nous délibérâmes toutes ensemble, et comme les avis étaient partagés, nous décidâmes de voter, et de nous soumettre à la décision du scrutin. Il fut favorable à l'étrangère. Quelle cruauté, n'est-ce pas, de la priver d'un peu de culture à cause de son sang, d'autant que son père était un médecin distingué?... Elle resta quatre ans parmi nous.

Elle était intelligente, ce que les noirs sont souvent, et très droite, ce qu'ils ne sont pas toujours. Nous l'aimions beaucoup. Même celles qui n'avaient pas voté en sa faveur tinrent leur parole et ne lui firent jamais sentir qu'elles la considéraient autrement qu'une blanche. Enfin, elle était heureuse... Son père mourut et la laissa sans fortune. Elle dut retourner à Savannah, dans la famille de son grand-père. Là, cette enfant, habituée à vivre dans la meilleure société du Nord, ne trouva pas une personne décente qui voulût la recevoir ni même la connaître. Il lui fallait fréquenter uniquement des gens de sa race, inférieurs, grossiers, brutaux, se sachant tels, et sans instruction, sans éducation... Elle a tant souffert, qu'elle a fini par un crime. Elle a commis un suicide. Elle s'est jetée à l'eau. N'est-ce pas une tragédie, comme je vous disais, et affreuse?... »

— « Mais pourquoi n'est-elle pas restée dans le Nord? » demandai-je. « Est-ce qu'elle n'aurait pas pu s'y marier, dans le milieu où elle avait été élevée?... »

— « Cela, non, » fit le colonel à son tour, « et je le comprends. Ces mariages entre noirs et blancs ne sont pas admis chez nous, et c'est juste. Dieu n'a pas voulu que ces sangs se mélangent, et la preuve, c'est que les mulâtres sont presque toujours des hommes si mauvais... Non, il ne s'agit pas de corrompre la race blanche par la race noire. Il s'agit de faire avec cette race, si longtemps avilie, un monde d'hommes qui soient des hommes,

des citoyens qui soient des citoyens, enfin quelque chose d'autre que des enfants ou des animaux... »

— « Mais ils sont déjà Chrétiens? » interrompis-je.

— « Et bons Chrétiens, » reprit miss Ruth. « Il faut les entendre chanter leurs cantiques, où ils parlent du vieux Paul et du vieux Moïse comme de gens qu'ils auraient connus, et quelquefois ces cantiques sont d'une poésie!... Vous rappelez-vous, mon père, celui sur les os et le jugement dernier? Si vous nous le chantiez?... »

— « Je vais essayer, » dit le colonel. Et il s'assit au piano, sans plus de façon. A quel âge avait-il trouvé le loisir d'apprendre assez de musique pour jouer et chanter avec agrément? Il préluda, cherchant ses notes, de ces mêmes doigts souples qui avaient tenu l'épée de l'officier, la lancette du médecin, la plume du grand administrateur, et que j'avais vus, une demi-heure plus tôt, enfoncer le davier dans la gueule du serpent à sonnettes. C'était un air doux et sourd, une de ces mélodies étouffées où il passe l'écho d'une mesure monotone battue sur une peau tendue de tambour, pendant les nuits chaudes. Et les paroles disaient à peu près ceci : « Je sais que ces os sont à moi, — qu'ils sont à moi, — et qu'ils ressusciteront, — dans ce matin-là... » Quelle phrase d'une pénétration navrante et singulière, quand on pense qu'elle a dû être inventée et chantée par de pauvres esclaves qui n'avaient en effet à eux que ces os, que cette armature de leur squelette,

impossible à leur arracher du corps pour la vendre! Quelle misère et quelle espérance!...

— « Et ils faisaient claquer les os de leurs talons et de leurs genoux, la nuit, quand nous les entendions chanter ces paroles, le long de notre maison, » reprit miss Scott. « Si vous aimez ces cantiques, nous vous en chercherons d'autres. »

— « Il y a une chanson, » répondis-je, « que je n'ai jamais entendue et que vous devez savoir, colonel. J'imagine que les nègres doivent la chanter aussi, puisqu'elle a été l'hymne de leur délivrance. C'est la marche de John Brown... »

Ce n'était pas sans intention que j'avais demandé à mon hôte, le voyant si complaisant, cet admirable chant guerrier qui m'a toujours paru si impressif dans sa mâle nudité :

« Le corps de John Brown — va pourrissant dans sa tombe. — Gloire! gloire! alleluiah! — Mais son âme marche en avant. »

Je comptais que cette *Marseillaise* de l'armée du Nord me servirait d'occasion à quelques récits de bataille, comme les héros aiment à en faire. C'était mal juger l'étonnante simplicité de celui-ci. Il parut un peu étonné de ma fantaisie, comme si ce couplet de John Brown était une chose démodée et sans intérêt : — « *chestnut*, — une vieille châtaigne », c'est un de leurs mots. Pourtant il se pencha de nouveau sur le piano, et il entonna l'hymne guerrier. C'est une mélodie très nette, celle-là, très vive et presque gaie. Elle exprime la confiance en soi, une confiance presque joviale, et

le courage au service d'une cause très juste. Je regardais le chanteur pendant qu'il prononçait ces mots, associés pour lui à des souvenirs sanglants. Il chantait l'air, comme il est écrit, jovialement, avec une physionomie de s'en amuser qui déconcerta moins mes idées que son offre, aussitôt après, de me chanter la marche du Sud : « *La Terre de Dixey...* », un véritable air de danse, guilleret, agile et frivole. Le colonel prenait un plaisir égal à se les rappeler tous les deux, tant cette guerre civile était pour lui un événement d'un autre âge, presque un spectacle rétrospectif, d'un ordre purement pittoresque, et, quittant le piano pour balancer son grand corps souple dans un des fauteuils à bascule, il disait :

— « Il vous aurait fallu entendre chanter ces deux chansons par des milliers de soldats le long des routes... C'étaient de braves gens, allez, les uns et les autres, et de fiers soldats à la fin. J'ai vu ces armées se faire, se construire, jour par jour, heure par heure, comme une ville neuve... Je me souviens. Dans les tout derniers temps, un officier Français qui assistait à une de nos parades me demanda : — « Maintenant que vous avez cette belle armée, par où allez-vous commencer ? Par le Canada ou par le Mexique ? » — « Nous allons commencer par les renvoyer tous travailler, » lui ai-je répondu. Et c'était vrai. A la fin de la guerre, nous avions douze cent mille hommes, et, six mois après, cinquante mille... » Et il eut un beau rire d'orgueil national. Il était

plus fier de ce licenciement que de vingt victoires. — Puis, sérieux, et revenant à *son point de vue*, comme un véritable Américain : — « Mais, » conclut-il, « nous n'avons tout de même pas fait assez pour les noirs. Il ne fallait ni leur donner les droits qu'on leur a donnés, ni les délaisser si complètement. »

— « Est-ce qu'on peut améliorer une race ? » interrompis-je. « Au Canada, dont vous venez de prononcer le nom, et près de Montréal, j'ai visité un village d'Iroquois convertis. Leur prêtre me disait qu'il est impossible de les instruire au delà d'un certain point. Il y a comme une limite de culture inscrite d'avance dans le sang de chacun de nous... »

— « Encore faudrait-il l'atteindre, » dit vivement miss Ruth. — Je sentais dans sa voix le petit frémissement de malaise, presque de colère, que l'évidence des fatalités physiologiques inflige aux âmes d'apôtres. — « Vous changerez peut-être d'idée, » continua-t-elle, « quand vous aurez vu l'école que nous avons fondée à Philippeville. Je vous la montrerai, si vous restez quelques jours... »

Lorsque je quittai le colonel, nous avions, en effet, fixé un rendez-vous pour cette visite. Je devais prendre mon lunch chez lui, et nous gagnerions l'école en compagnie de sa fille, qu'un ingénieux appareil, perfectionné par lui, permettait de transporter d'un fauteuil dans une voiture. Il me racontait ce que nous ferions cette après-midi-là,